

PISTES D'EXPLOITATION

- ★ Poursuivre l'exploration du procédé de la pixilation, à la riche histoire et aux grands noms : Émile Cohl, Norman McLaren, Walerian Borowczyk, Jan Kounen, etc. Chercher par exemple sur internet le célèbre clip *Sledgehammer*, réalisé pour Peter Gabriel par les Studios Aardman en 1986.
- ★ Étudier l'architecture de Buenos Aires, capitale cosmopolite aux influences multiples et au métissage culturel permanent. Parler de l'école de l'art déco, par exemple.
- ★ La musique du film évoque le tango, emblématique de l'Argentine. Faire entendre des exemples authentiques, comme des morceaux de Carlos Gardel.
- ★ Profiter du traitement de la lumière dans le film pour aborder celui qui a marqué l'histoire de la peinture, la technique du clair-obscur notamment.
- ★ Une petite leçon de physique est possible au passage : mais comment fonctionne une ampoule, au fait ?

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.

LUMINARIS Juan Pablo Zaramella



6' / 2011 / Argentine-France

Le monde est contrôlé par la lumière. Chaque matin, un homme est réveillé et traîné par la lumière solaire jusqu'à son travail «lumineux»...



Auréolé de plus de trois cents récompenses glanées à travers les festivals internationaux, *Luminaris* a été conçu en France, en octobre 2008, dans le cadre d'une résidence d'artistes mise en place, par l'Abbaye de Fontevraud, en Région Pays-de-la-Loire. Le titre du film en donne parfaitement le "la", puisque la lumière se situe au cœur même du projet. Le premier plan montre d'ailleurs un fulgurant lever de soleil, sur un ciel rouge d'où se dégage une coupole en ombre chinoise. La vitesse a été accélérée et l'astre du jour monte vite, annonçant le rythme de la séquence d'ouverture, à savoir des vues d'une ville – qui est, en fait, Buenos Aires, la capitale de l'Argentine – au matin. Sur les bâtiments fusent des nuages, là aussi en accéléré, ce qui donne un jeu d'ombres et d'éclairages d'emblée hypnotique. Mais que l'on ne se méprenne pas : *Luminaris* n'est pas un documentaire expérimental et plastique sur la cité sud-américaine et l'on découvre bientôt le système sur lequel il repose, à savoir la méthode d'animation de la pixilation. Celle-ci, qui n'est pas si fréquemment employée, s'appuie sur un traitement en stop-motion de prises de vues réelles et a donc un rendu à la fois très fluide, singulier et burlesque. Le personnage principal du film, sortant de chez lui, semble ainsi glisser sur le sol, ne levant jamais les pieds pour se déplacer. Et tous ses congénères font de même, nous entraînant immédiatement dans un monde fantaisiste, sinon fantastique, en décalage avec notre réalité tangible. Une poésie nimbe cet univers parallèle, puisque la lumière accompagne le personnage, l'ombre reculant devant ses pieds aux souliers bien cirés...

Mais le film s'inscrit aussi rapidement dans un registre d'anticipation, qu'une science-fiction relativement réaliste a toujours pris comme objet, à savoir une société où règne l'ordre et où l'individu est annihilé, astreint à une tâche ingrate et mécanique. Le jeune héros moustachu du film rejoint ainsi son usine où, comme pour sa collègue de bureau, une blouse lui est automatiquement enfilée, sans effort ni réaction de sa part. Le jeune ouvrier est dévoué à sa tâche, pour le moins farfelue puisqu'il fabrique des ampoules en les soufflant comme des bulles de chewing-gum – il commence d'ailleurs, pour ce faire, par mettre en bouche une bille diaphane... La production de la fabrique est importante, puisque le travailleur et sa collègue vérificatrice ont de nombreux clones, que l'on peut imaginer infinis. La critique du productivisme dans un cadre industriel ultralibéral est évidente et, heureusement, un grain de sable va venir perturber l'ordre de cette société aliénante évoquant le *Brazil* de Terry Gilliam, par exemple. Notre employé rebelle détourne chaque jour du matériel – les fameuses billes – et truque ses chiffres de production, à l'insu de son acariâtre chef de service.

Cette clandestinité supposée – qui n'est pas sans prendre une dimension particulière dans le contexte argentin, en regard de la dictature du Général Videla des années 1970-80 – suppose des trouvailles visuelles drolatiques, comme les plans "secrets" couchés sur des morceaux de papier enroulés et dissimulés... dans l'oreille du héros ! Ce caractère d'insoumis s'affirme et

le courageux sera renvoyé lorsque son manège sera découvert par son supérieur. Là encore, le motif de la dictature resurgit, à travers le chaînon volontiers dénonciateur d'un système qui opprime. Et le final creuse encore la thématique : c'est la jolie collègue qui vient frapper chez le jeune homme pour lui signifier qu'elle a pris sa suite et dérobé un plein bocal de billes qui permettent au couple de s'envoler dans une ampoule-montgolfière et d'échapper à la ville crépusculaire, emportés par et vers la lumière. La thématique de l'exil et la symbolique de l'amour conjugué à la désobéissance (la jeune femme porte une écharpe rouge de guérillero !) achève de donner une dimension supplémentaire à un exercice animé utilisant plaisamment des trucs au parfum artisanal, comme le coton exprimant la fulmination du contremaître, sortant de ses oreilles ! On pense alors à toute une tradition enchantée de magiciens de l'écran, de Georges Méliès à Michel Gondry.

Né le 7 avril 1972 à Buenos Aires, l'Argentin Juan Pablo Zaramella a débuté comme dessinateur de "cartoons" dès l'âge de seize ans. Diplômé comme réalisateur d'animation de l'Institut d'art cinématographique d'Avellaneda, il a réalisé une dizaine de courts métrages à partir de 2001, parmi lesquels *Luminaris*, qui a notamment été distingué du Prix du public et du Prix Fipresci de la critique internationale en 2011.

